

La pensée de Pierre de Coubertin et la philosophie de la technique sportive



Préambule

On peut aujourd'hui se demander si la question de l'éthique sportive n'est tout simplement pas superfétatoire. Pourtant l'affirmation des valeurs morales du sport est continuellement reformulée, parfois avec véhémence, parfois dans le déni de toutes les manifestations réelles qui les contredisent. Le sport contemporain offre le curieux visage d'un phénomène qui bénéficie d'une charité de jugement sans limite: son évolution actuelle remet inéluctablement en cause l'humanisme si séduisant de la pensée de Pierre de Coubertin.

Deux points de vue se partagent la promotion des valeurs du sport. L'un s'exprime par une protestation morale et vigoureuse, une accusation des pratiques moralement malsaines et la défense des valeurs telles qu'elles semblent être contenues dans l'origine du sport.

Il s'agit d'un point de vue conservateur qui enferme le sport dans une définition éthologique, un moment historique du fait et de ses représentations morales. La question de l'éthique sportive est alors totalement contenue dans ses traductions originelles posées comme absolues et le jugement porté sur les pratiques sportives contemporaines accuse celles-ci de n'être plus du sport.

L'autre point de vue situe le sport dans une époque, les pratiques contemporaines devant être alors jugées à l'aune des commandements moraux de l'individu, tels qu'ils ont cours dans le monde où il vit. La question de l'éthique sportive devient donc sociale et les pratiques sportives, socialement bien contrôlées, expriment la morale publique autant qu'elles contribuent à la construire.

Ces deux points de vue sont repérables dans les écrits de Pierre de Coubertin, ni l'un ni l'autre ne remettant en cause les convictions de ce dernier en un sport qui perpétue, sous la forme de pratiques modernes, des valeurs morales classiques.

Chacun de ces points de vue sous-entend le libre-arbitre de l'athlète - un choix possible entre pratiques acceptables et inacceptables -, et son jugement éthique.

Or de telles conceptions, par défaut d'analyse, ne répondent pas à la question de l'éthique sportive.

Thèse

On peut alors soutenir la thèse suivante:

- 1) La philosophie de Pierre de Coubertin est une philosophie syncrétique qui met en relation des pratiques contemporaines (le sport) et des valeurs morales classiques.
- 2) Or l'évolution du phénomène technique général et son insertion contemporaine dans la science (les techniques sportives n'étant qu'une expression particulière de ce phénomène) prive l'individu, et plus généralement l'être humain, de la possibilité de son libre-arbitre. Là où l'homme semblait libre - dans sa pratique du sport -, c'est a contrario la technique qui fait sens.
- 3) Le sport n'a de valeur éthique que s'il substitue au jugement des actes et des pratiques l'analyse philosophique de la technique.

La pensée de Pierre de Coubertin comme philosophe syncrétique

Pierre de Coubertin a sans cesse tenté dans ses écrits de poser la pratique sportive comme une prophylaxie mentale et physique. Son article de 1907 „Les sanatoriums pour bien-portants“ traduit cette perspective. Le titre en est déjà paradoxal, comme le souligne Coubertin lui-même, mais l'idée est assurément nouvelle à cette époque.

Il s'agirait, nous dit-il, de trouver, „quand besoin s'en fait sentir, le délassement le plus propre à maintenir [les bien portants] dans la bonne voie physique et aussi d'y augmenter à l'occasion leur coefficient de capacité.“¹

L'articulation du repos et de l'effort possède donc une vertu salutaire, (celle d'une régénération physique et d'une compensation du surmenage cérébral) mais l'argumentation même de l'auteur s'inscrit dans une perspective plus vaste: la conception de Coubertin est plus anthropologique que médicale. En soulignant la nécessité de rompre avec le travail cérébral par l'intermédiaire de l'effort physique, il oppose les deux et dessine un tableau des caractères humains.² Ce faisant il rejoint Kant dans des exemples de même ordre, même si ce dernier place dans la restauration de la vitalité que provoque pour l'homme l'épreuve de ses forces mesurées à celles d'autrui, l'avènement de la passion et de la défaite de l'entendement (Kant, 1798).

Cette optique anthropologique tient lieu de philosophie chez Pierre de Coubertin même si ce dernier ne le formule guère explicitement.

Ainsi en est-il de son discours sur les valeurs du sport qui traduit une double orientation: celle de l'insertion dans la modernité, mais aussi, de façon contradictoire, celle d'un retour aux représentations de l'Antiquité. Il ne s'agit pourtant pas d'un retour nostalgique, d'une réaction. „La vérité est qu'il y a impossibilité pour les hommes du XX^e siècle de retourner, même partiellement, à la vie primitive en admettant qu'ils en éprouvent réellement le désir“ (Coubertin, 1907). Ce que prône de Coubertin est un retour à la conception grecque qu'il résume en quatre assises: le calme, la philosophie, la santé, la beauté.

1 Il est curieux de constater que dans cet article comme dans d'autres, Pierre de Coubertin souligne l'importance du repos avant et après la pratique sportive rejoignant en cela une remarque de Kant qualifiant de suprême bien physique le repos après le travail („Anthropologie in pragmatischer Hinsicht“).

2 L'intérêt que Coubertin porte à l'importance de la rythmicité et de l'habitude dans les mouvements automatiques et d'initiative répétée est déjà présente chez Kant lorsque ce dernier différencie la facilité de l'habileté. La facilité est pour ce dernier relative à un „degré de pouvoir mécanique, l'habileté visant la nécessité subjective et pratique, c'est-à-dire l'habitude“ (Kant, 1993 dans la traduction française).

L'insertion du sport dans la modernité est elle-même double: il s'agit autant de lutter contre les effets de la modernité (Coubertin, 1930 dans l'article: „Le sport peut-il enrayer la névrose universelle?“) que d'inscrire le sport dans le XX^e siècle et sa technique.

„La conception moderne, qui est de faciliter sous les pas de l'athlète la conquête de records toujours plus étonnants en aidant matériellement son effort est exactement l'inverse de la conception antique qui visait à rendre cet effort plus méritoire en l'entourant d'obstacles à vaincre“ (Coubertin, 1931). Le propos est bien d'appuyer le sport sur la science, même si Pierre de Coubertin exprime quelques réticences, particulièrement par rapport à la médecine.

Insertion dans la modernité certes, mais sagesse grecque: là encore la philosophie spontanée de l'illustre baron rompt avec l'expérience dont elle veut être la pensée. De Coubertin se méfie des orientations que le XX^e siècle tend à conférer au sport, la spécialisation („Une campagne contre l'athlète spécialisé“, 1913), le professionnalisme et la mercantilisation („La question de l'amateurisme“, 1907, 1913), tout en lui attribuant le statut des phénomènes modernes. Sa philosophie apparaît de ce fait beaucoup plus comme une philosophie d'usage - le sport comme morale en acte - qui mêle jugements globaux et préceptes de conduites, que comme un système cohérent de pensée.

Quelle est alors la portée des écrits de Coubertin? Elle ne réside pas dans la construction d'une philosophie véritable, le syncrétisme notionnel marquant son œuvre. Pierre de Coubertin ne pense pas véritablement le sport, ni ne l'analyse; il le traduit.

Sa classification des sports à partir des trois critères que sont l'automatisme, l'obéissance et l'initiative répétée („Automatisme, obéissance et initiative répétée. Les classifications sportives“, 1907) repose sur une analyse très voisine de celle que l'anthropologue M. Mauss fait des techniques du corps (Mauss, 1950): la qualité du geste s'éprouve dans les diverses modalités du mouvement du corps qui devient lui-même un instrument. („La mémoire des muscles“, 1902).

De même les „caractères“ spéciaux que de Coubertin attribue aux différents sports dans sa „Pédagogie Sportive“ (1922) sont typiquement l'expression d'une perspective anthropologique car c'est sous l'angle du rapport de l'homme à son environnement que ces caractères sont posés. Ce rapport n'est pas uniquement envisagé dans la perspective instrumentale: chaque sport organise différemment l'effort humain et contient de ce fait la vertu de l'homme qui s'y éprouve; il la contient en quelque sorte essentiellement. Les caractères des sports sont dans ce cas des caractères humains et les qualités que le baron leur attribue sont directement issues de sa propre idéologie anthropologique. Nulle faiblesse ou bassesse n'est plus possible et tout l'effort moral portera sur la rectification des conduites de l'athlète qui seules pourraient être déviantes par rapport à des pratiques vertueuses, celles-là même que le sport propose.

La question de l'éthique dans le sport est de la sorte biaisée: c'est d'une morale générale dont il s'agit, une réaction des caractères humains plus que d'une éthique particulière aux pratiques sportives. La conception de Coubertin repose sur une philosophie morale mais se développe dans une analyse anthropologique de la technique sportive.

Le sens actuel de la technique

Dans son célèbre article „Die Frage der Technik“, Heidegger reformule les rapports de l'homme à la technique contemporaine. Pour lui la technique n'est pas l'essence de la technique: *„l'essence de la technique n'est rien de la technique: c'est pourquoi la réflexion essentielle sur la technique et l'explication décisive avec elle doivent avoir lieu dans un domaine qui, d'une part, soit apparenté à l'essence de la technique et qui, d'autre part, n'en soit pas moins foncièrement différent d'elle“* (Heidegger, 1992).

Pour cet auteur toute pensée doit conduire à accorder un sens et une essence contemporaine à l'objet qu'elle vise.

La conviction positive que de Coubertin affirme au sujet de la modernité du sport et de ses valeurs humaines est assise sur l'a priori d'une liberté de l'homme par rapport à la technique. Confusément, cette conviction repose sur une conception classique de la technique entendue comme tekhné. La tekhné est, comme le rappelle Heidegger, un concept de l'ordre du savoir et non pas de l'ordre du faire et l'homme qui s'y éprouve produit le monde, c'est-à-dire qu'il le fait advenir dans le manifeste (Heidegger, 1962). C'est ainsi que la gymnastique grecque peut être conçue comme une sagesse, connaissance de l'être au monde par les pratiques du corps. La question de l'éthique se ramène dans ce cas à celle de la liberté de l'être, à celle de l'essence de l'homme, à celle d'un savoir et non pas d'un faire.

Or la conception moderne de la technique ne recouvre plus cette signification classique. Le caractère instrumental et la vision anthropologique se sont substitués à l'essence de la technique, rendant cette dernière ambiguë. La technique contemporaine gauchit tout regard qui s'y porte: elle est conçue comme moyen humain, comme application pratique des sciences de la nature, comme domaine de la civilisation contemporaine, comme continuation de la technique artisanale et comme ensemble d'objets et de mécanismes (y compris humains) calculés et maîtrisés par l'homme (Heidegger, 1962). Ces cinq thèses sont celles de la pensée courante, de la conviction spontanée. Or Heidegger accuse la contradiction entre l'essence de la tekhné, mode classique de production du sens, et sa transposition actuelle sur les plans anthropologique et instrumental.

La technique contemporaine est industrielle, elle arraisonne le monde, la nature étant provoquée, *„sommée de se manifester dans une objectivité calculable.“* (Heidegger, 1962). Se produit ainsi un renversement du rapport science (comme entendement du monde) - technique; c'est cette dernière qui délibère pour la première, cela non pas dans l'objectif d'un savoir, mais dans celui d'une utilisation. La technique contemporaine ne dévoile plus, elle fabrique, provoque de façon injonctive la nature à être fonds énergétique. Et l'homme est l'agent même de cette interpellation (Heidegger, 1953). L'arraisonnement de la nature occulte toute vérité possible: l'homme est frappé d'une illusion tenace, celle d'être, au moment même où sa nature devient objet de la technique.

Heidegger montre combien est profonde la méprise qui fait confondre à l'homme son libre-arbitre avec le déterminisme technique.

Le sport contemporain traduit cette orientation: l'athlète y est devenu objet des sciences; l'apprentissage y est à l'œuvre comme y a cours une langue informationnelle (Heidegger, 1962). En devenant phénomène de notre civilisation, le sport devient fait technique et la question de l'éthique se ramène à la tolérance sociale et institutionnelle aux actes. Question qui n'en est plus une puisque résumée dans le seul contrôle, à l'instar de ceux, purement instrumentaux, qui s'appliquent à l'arraisonnement de la nature.

La question de l'éthique sportive

Les convictions de Coubertin sont actuellement battues en brèche: le sport contemporain est soumis au déterminisme technique même si une certaine illusion anthropologique y domine. L'éthique sportive n'est qu'instrumentale et nul questionnement de la vérité n'y a plus cours. Le sport contemporain heurte les discours de l'homme qui en a été le promoteur, parce qu'il est fabrication de performance, mobilisation des énergies et non pas art, poïésis (Biache, 1994). La philosophie de Coubertin, parfois confuse et synchrétique, est malgré tout humainement séduisante, mais sert actuellement de paravent moral au sport contemporain qui, par ses réalisations, la condamne.

La question de l'éthique sportive peut donc sembler dépassée. Elle revivrait si, tout en conservant l'utopie anthropologique (au sens de Kant), le penser actuel du phénomène sportif opérait une epoché: le sport n'a de sens que comme dévoilement, comme accès à la quiddité. Il mérite une philosophie.

Bibliographie

- Biache, M.-J. (1994) : Savoirs techniques en Staps: mythes et modèles. In: Sciences des Activités Physiques et Sportives. Aspects épistémologiques, méthodologiques et impacts sociaux. Textes réunis par N. Midol et al. Editions Afraps-Lareshap, Nice.
- Coubertin, P. de (1986) : Textes choisis. Trois volumes édités sous la direction du Müller, N., Editions Weidmann, Hildesheim, Zurich, New York.
- Heidegger, M. (1953) : Die Frage der Technik. Traduction française: La question de la technique. In Essais: Gallimard, collec. Tel, 1992.
- Heidegger, M. (1962) : Überlieferte Sprache und technische Sprache. Traduction française: Langue de tradition et langue technique. Bruxelles, Editions Lebeer-Hossman, 1990.
- Kant, I. (1798) : Anthropologie in pragmatischer Hinsicht. Traduction française: Anthropologie du point de vue pragmatique. Paris, Garnier-Flammarion, 1993.
- Mauss, M. (1950) : Les techniques du corps. In Sociologie et Anthropologie. PUF, Paris.